



*Librio*

---

Bernardin de Saint-Pierre

---

# PAUL ET VIRGINIE



# PAUL ET VIRGINIE

## D'autres classiques à étudier avec nos dossiers Libro +

- Balzac, *Le Colonel Chabert*, Libro n° 28  
Barbey d'Aurevilly, *Le Bonheur dans le crime*, Libro n° 196  
Barrie, *Peter Pan*, Libro n° 591  
Collectif, *Le Roi des taupes et sa fille*, Libro n° 1227  
Collectif, *L'habit ne fait pas le moine*, Libro n° 1233  
Collectif, *La Dimension fantastique – 1*, Libro n° 150  
Daudet, *Lettres de mon moulin*, Libro n° 12  
Hugo, *Claude Gueux*, Libro n° 1039  
Hugo, *Le Dernier Jour d'un condamné*, Libro n° 70  
Madame d'Aulnoy, *Le Prince Marcassin*, Libro n° 1226  
Maupassant, *Contes de la bécasse*, Libro n° 1143  
Maupassant, *Le Horla*, Libro n° 1  
Maupassant, *La Parure*, Libro n° 1104  
Maupassant, *Pierre et Jean*, Libro n° 151  
Maupassant, *Un cœur simple*, Libro n° 45  
Maupassant, *Une partie de campagne*, Libro n° 29  
Maupassant, *Une vie*, Libro n° 109  
Mérimée, *La Vénus d'Ille*, Libro n° 236  
Poe, *Le Chat noir*, Libro n° 213  
Racine, *Bérénice*, Libro n° 1072  
Racine, *Britannicus*, Libro n° 390  
Rimbaud, *Le Bateau ivre et autres poèmes*, Libro n° 18  
Rostand, *Cyrano de Bergerac*, Libro n° 116  
Sand, *La Mare au Diable*, Libro n° 78  
Stevenson, *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*, Libro n° 113  
Tourgueniev, *Premier amour*, Libro n° 17  
Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, Libro n° 31  
Voltaire, *L'Ingénu*, Libro n° 180  
Zola, *La Mort d'Olivier Bécaille*, Libro n° 42  
London, *La Peste écarlate*, Libro n° 1228

---

Bernardin de Saint-Pierre

---

# PAUL ET VIRGINIE

*Librio*  
[ TEXTE INTÉGRAL ]

Dossier pédagogique établi par Julie Ribreau

Couverture de Julien Brogard © Éditions J'ai lu

© E.J.L., 2020, pour le supplément pédagogique

EAN 9782290234327

## SOMMAIRE

<b>Paul et Virginie</b> .....	<b>7</b>
<b>Dossier Libro +</b> .....	<b>133</b>
<b>Lexique</b> .....	<b>155</b>





1 Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-  
Louis\*<sup>1</sup> de l'île\* de France, on voit, dans un terrain jadis cultivé,  
les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au  
milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule  
5 ouverture tournée au Nord. On aperçoit à gauche la montagne  
appelée le morne\* de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux  
qui abordent dans l'île, et au bas de cette montagne la ville nom-  
mée le Port-Louis: à droite, le chemin qui mène du Port-Louis  
au quartier des Pamplemousses: ensuite l'église de ce nom, qui  
10 s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine:  
et plus loin une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On  
distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau:  
un peu sur la droite, le cap Malheureux: et au-delà, la pleine mer,  
où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le  
15 coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

À l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les  
échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui  
agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au  
loin sur les récifs: mais au pied même des cabanes on n'entend  
20 plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands  
rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres

---

1. Tous les termes suivis d'un astérisque sont définis dans le Lexique en fin d'ouvrage (p. 155).

croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs  
25 flancs verts et bruns, et entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. À peine l'écho y répète le murmure des palmistes\* qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues  
30 flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi : mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics s'élevant au-dessus des ombres de la montagne paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

35 J'aimais à me rendre dans ce lieu où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étais assis au pied de ces cabanes, et que j'en considérais les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il était, suivant la coutume des anciens habitants, en petite veste et en  
40 long caleçon. Il marchait nu-pieds, et s'appuyait sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étaient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut, et m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre où j'étais assis. Excité par cette marque de  
45 confiance, je lui adressai la parole : « Mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui ont appartenu ces deux cabanes ? » Il me répondit : « Mon fils, ces mesures et ce terrain inculte étaient habités, il y a environ vingt ans, par deux familles qui y avaient trouvé le bonheur. Leur histoire est touchante : mais dans cette  
50 île, située sur la route des Indes, quel Européen peut s'intéresser au

sort de quelques particuliers obscurs? Qui voudrait même y vivre heureux, mais pauvre et ignoré? Les hommes ne veulent connaître que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à personne. »  
« Mon père, repris-je, il est aisé de juger à votre air et à votre  
55 discours que vous avez acquis une grande expérience. Si vous en avez le temps, racontez-moi, je vous prie, ce que vous savez des anciens habitants de ce désert, et croyez que l'homme même le plus dépravé\* par les préjugés du monde aime à entendre parler du bonheur que donnent la nature et la vertu. » Alors, comme  
60 quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circonstances, après avoir appuyé quelque temps ses mains sur son front, voici ce que ce vieillard me raconta.

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de la Tour, après avoir sollicité en vain du service en  
65 France et des secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette île pour y chercher fortune. Il avait avec lui une jeune femme qu'il aimait beaucoup et dont il était également aimé. Elle était d'une ancienne et riche maison de sa province : mais il l'avait épousée en secret et sans dot, parce que les parents  
70 de sa femme s'étaient opposés à son mariage, attendu qu'il n'était pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar dans l'espérance d'y acheter quelques Noirs, et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison  
75 qui commence à la mi-octobre : et peu de temps après son arrivée il y mourut des fièvres pestilentielles\* qui y règnent pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissements fixes. Les effets qu'il avait emportés avec lui furent dispersés après sa

80 mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors  
de leur patrie. Sa femme, restée à l'île de France, se trouva  
veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde qu'une  
nègresse, dans un pays où elle n'avait ni crédit ni recommanda-  
tion. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme après la  
85 mort de celui qu'elle avait uniquement aimé, son malheur lui  
donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave  
un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte dont le terrain était à dis-  
crétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les  
90 plus favorables au commerce : mais cherchant quelque gorge  
de montagne, quelque asile caché où elle pût vivre seule et  
inconnue elle s'achemina de la ville vers ces rochers pour s'y  
retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous  
les êtres sensibles et souffrants de se réfugier dans les lieux les  
95 plus sauvages et les plus déserts : comme si des rochers étaient  
des remparts contre l'infortune\*, et comme si le calme de la  
nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme. Mais  
la Providence\*, qui vient à notre secours lorsque nous ne vou-  
lons que les biens nécessaires, en réservait un à Mme de la Tour  
100 que ne donnent ni les richesses ni la grandeur : c'était une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive,  
bonne et sensible : elle s'appelait Marguerite.

Elle était née en Bretagne d'une simple famille de paysans,  
dont elle était chérie, et qui l'aurait rendue heureuse, si elle n'avait  
105 eu la faiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son  
voisinage qui lui avait promis de l'épouser : mais celui-ci ayant  
satisfait sa passion s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer  
une subsistance\* pour un enfant dont il l'avait laissée enceinte.

Elle s'était déterminée alors à quitter pour toujours le village où  
110 elle était née, et à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son  
pays, où elle avait perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête,  
la réputation. Un vieux noir, qu'elle avait acquis de quelques  
deniers empruntés, cultivait avec elle un petit coin de ce canton.

Mme de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu  
115 Marguerite qui allaitait son enfant. Elle fut charmée de ren-  
contrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable  
à la sienne. Elle lui parla en peu de mots de sa condition passée  
et de ses besoins présents. Marguerite au récit de Mme de la  
Tour fut émue de pitié : et, voulant mériter sa confiance plutôt  
120 que son estime, elle lui avoua sans lui rien déguiser l'impru-  
dence dont elle s'était rendue coupable. « Pour moi, dit-elle,  
j'ai mérité mon sort : mais vous, madame..., vous, sage et  
malheureuse ! » Et elle lui offrit en pleurant sa cabane et son  
amitié. Mme de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit  
125 en la serrant dans ses bras : « Ah ! Dieu veut finir mes peines,  
puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi qui vous suis  
étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parents. »

Je connaissais Marguerite, et quoique je demeure à une lieue\*  
et demie d'ici, dans les bois, derrière la Montagne-Longue,  
130 je me regardais comme son voisin. Dans les villes d'Europe  
une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même  
famille de se réunir pendant des années entières : mais dans les  
colonies nouvelles on considère comme ses voisins ceux dont  
on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce  
135 temps-là surtout, où cette île faisait peu de commerce aux Indes,  
le simple voisinage y était un titre d'amitié et l'hospitalité\*  
envers les étrangers un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris

que ma voisine avait une compagne, je fus la voir pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans Mme de la Tour  
140 une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle était alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames qu'il convenait, pour l'intérêt de leurs enfants, et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui  
145 contient environ vingt arpents\*. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à peu près égales : l'une renfermait la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous  
150 voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure\* de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins qu'à peine on y peut marcher : cependant il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion  
155 je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre : car dans  
160 la saison des pluies il est marécageux, et dans les sécheresses il est dur comme du plomb : quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à Mme de la Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot :  
165 mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, « afin,

me dirent-elles, que nous puissions toujours nous voir, nous parler et nous entraider ». Il fallait cependant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvait au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je  
170 bâtis tout auprès, sur celui de Mme de la Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étaient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre et sur la propriété de leurs familles. Moi-même j'ai coupé des palissades dans la montagne : j'ai apporté des  
175 feuilles de latanier des bords de la mer pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas ! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir ! Le temps, qui détruit si rapidement les monuments des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié,  
180 pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

À peine la seconde de ces cabanes était achevée que Mme de la Tour accoucha d'une fille. J'avais été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appelait Paul. Mme de la Tour me pria aussi de nommer sa fille conjointement avec son amie. Celle-ci  
185 lui donna le nom de Virginie. « Elle sera vertueuse\*, dit-elle, et elle sera heureuse. Je n'ai connu le malheur qu'en m'écartant de la vertu. »

Lorsque Mme de la Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à  
190 l'aide des soins que j'y donnais de temps en temps, mais surtout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, était un noir\* Yолоf, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avait de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivait indifféremment sur les deux habitations les terrains  
195 qui lui semblaient les plus fertiles, et il y mettait les semences

qui leur convenaient le mieux. Il semait du petit mil et du  
maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les  
bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux : et au pied des  
roches, des giraumons, des courges et des concombres, qui se  
200 plaisent à y grimper. Il plantait dans les lieux secs des patates  
qui y viennent très sucrées, des cotonniers sur les hauteurs,  
des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les  
collines, où le grain est petit, mais excellent : le long de la rivière  
et autour des cases, des bananiers qui donnent toute l'année de  
205 longs régimes de fruits avec un bel ombrage, et enfin quelques  
plantes de tabac pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes  
maîtresses. Il allait couper du bois à brûler dans la montagne, et  
casser des roches çà et là dans les habitations pour en aplanir les  
chemins. Il faisait tous ces ouvrages avec intelligence et activité,  
210 parce qu'il les faisait avec zèle. Il était fort attaché à Marguerite :  
et il ne l'était guère moins à Mme de la Tour, dont il avait épousé  
la négresse à la naissance de Virginie. Il aimait passionnément  
sa femme, qui s'appelait Marie. Elle était née à Madagascar,  
d'où elle avait apporté quelque industrie, surtout celle de faire  
215 des paniers et des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui  
croissent dans les bois. Elle était adroite, propre, et très fidèle.  
Elle avait soin de préparer à manger, d'élever quelques poules,  
et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu  
de ces deux habitations, qui était bien peu considérable. Si vous  
220 y joignez deux chèvres élevées près des enfants, et un gros chien  
qui veillait la nuit au-dehors, vous aurez une idée de tout le  
revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies\*.

Pour ces deux amies, elles filaient du matin au soir du  
coton. Ce travail suffisait à leur entretien et à celui de leurs